SITE ARCHÉOLOGIQUE
LATTARA
MUSÉE HENRI PRADES
Montpellier3M

LES HISTORIENS DU FUTUR



LÉO FOURDRINIER

25 JANVIER – 30 JUIN 2025

Discussion entre Léo Fourdrinier et Diane Dusseaux, directrice du Site archéologique Lattara - musée Henri Prades

MO.CO.MONTPELLIER CONTEMPORAIN

museearcheo.montpellier3m.fr

montpellier méditerranée Métropole

Montpellier Méditerranée Métropole - Direction de la Communication - 11/2024 - VH
© Léo Fourdrinier, Historien du futur (1), courtesy de l'artiste et de la galerie Les filles du calvaire © ADAGP, 2024

Discussion entre Léo Fourdrinier et Diane Dusseaux, directrice du Site archéologique Lattara–musée Henri Prades

Dans tes sculptures et installations, les citations d'œuvres antiques sont combinées avec des éléments contemporains dans une forme de collage antico-futuriste. Comment s'élaborent ces correspondances ?

Je regarde et j'aime les fantômes des civilisations antiques depuis mon enfance. L'histoire me fascine et mon premier contact avec les traces de ce patrimoine proviennent de ma vie à Nîmes et Montpellier, anciennes cité gallo-romaine et ville médiévale où j'ai grandi. Ce contexte a fortement influencé mon regard sur les veilles pierres, leurs significations, et la place qu'elles occupent dans un espace contemporain urbanisé. Toujours à cette époque, avant de m'exprimer par le biais des arts visuels, j'entamais un cursus au conservatoire d'art dramatique. La question de l'incarnation d'un personnage se posait. Comment jouer - et donc interpréter - des émotions ? Par le collage, l'association, l'anachronisme, le mimétisme, la connexion. Ces méthodologies, liées au spectacle, n'ont jamais cessé d'infuser mes sculptures. Celles-ci racontent la mixité d'une époque où les strates s'accumulent, où les temporalités se mélangent, et où les influences s'entrechoquent. Il est question de liens et de flux.

Dans l'exposition, je présente au sommet d'un échafaudage intégrant des amphores



© Léo Fourdrinier

funéraires (amphores africaines, 370-420, Lunel-Viel, inv. D-SRA 995.1.1 / 995.2.1 / 995.3.1), le texte en néon "the limits of the Earth, at the end of Paradise". Cette phrase est attribuée à Janus, dieu romain bicéphale, des commencements et des fins, des choix et du passage.

L'archéologie, et plus largement les sciences, me permettent de comprendre mon environnement. La poésie et les arts me permettent sûrement d'en exprimer mes sensibilités. C'est peut-être dans la création que se niche cette rencontre, celle de l'héritage du passé et de la construction du futur.

Avec "Les historiens du futur", nous sommes transportés dans un monde imaginaire, radicalement modifié par les effets du changement climatique, dans lequel les musées constituent une ressource vitale pour la survie de l'humanité. Loin d'un univers dystopique, cette installation pose la question de l'importance de l'art et de l'histoire dans une société aux transformations accélérées. Quelle place accorder au concept du Beau dans ce contexte ?

"Les historiens du futur" nous plongent dans une fiction où l'épuisement des ressources devient une réalité tangible. Cette trame narrative m'a été inspirée lors de ma visite du site archéologique de *Lattara*, où les transformations hydromorphologiques – variations du littoral, des étangs et des niveaux marins – ont profondément modelé le paysage. De port marchand antique, le paysage s'est transformé pour devenir le site que nous connaissons aujourd'hui. Cette histoire a marqué le début du travail pour l'exposition. J'ai imaginé un groupe d'individus survivalistes, parcourant les musées pour se "nourrir" du passé, faute d'autres ressources. La dystopie n'est pas loin, mais je suis heureux que tu l'évacues. "Les historiens du futurs" sont un peu les vivants du présent. L'importance que j'accorde aux arts et à l'histoire rythme ma vie et mon relationnel. J'ai voulu mettre en scène, à travers les quinze personnages conçus pour l'exposition, cette gourmandise des musées. Le plaisir de la découverte. Ce petit moment où, l'espace d'un instant, les inquiétudes sont naïvement masquées par la contemplation. Le néon à la lumière vibrante sur les personnages illustre cet appétit. Dans ma fiction, les historiens du futur sont parés d'éléments variés, tissus et coques de protections, moulages en plâtre et reproductions de bustes antiques, bijoux, câbles électriques, minéraux et céramiques émaillées. S'habillent-ils d'objets qu'ils aiment, ou font-ils simplement des réserves d'artefacts pour s'en nourrir pendant leur voyage ?
Dans l'œuvre murale au début de l'exposition, une photographie de deux vases antiques, provenant du musée de la Romanité à Nîmes, côtoie un vase Ikea noir. Plus loin, face aux amphores funéraires antiques, sur le porte-bagage de la moto Kawasaki, se trouve une reproduction d'amphore en terre cuite. Enfin, une plaque-boucle (520-610, or et argent, Maguelone, inv. MAG 2038) sous vitrine est associée à une sculpture faite d'une ceinture en cuir d'aujourd'hui. Dans cet itinéraire, il est moins question du Beau que de l'évolution des formes, de l'artisanat, des objets et de leur utilité, et de la valeur qu'on leur attribue, en fonction des périodes de l'Histoire.



© Marc Domage, site archéologique-musée Henri Prades

Tes sculptures intègrent des accessoires de motards, voire une véritable moto. Pourquoi une telle fascination pour cet univers ?

J'ai une histoire intime avec la moto. Depuis des années je vois mes parents partir à deux en moto, où leurs corps s'enlacent et s'accrochent, c'est très sensuel. La moto représente la liberté et l'amour. La moto, c'est aussi un carrefour assez étrange, où la solitude se mue en rencontre, avec l'autre et avec le paysage. C'est assez dingue comme la moto rapproche ceux qui en sont passionnés ! Pour l'exposition, j'ai eu une chance inouïe de rencontrer Anthony, qui travaille au musée. Motard et bricoleur, il a enrichi mon projet de ses conseils, et m'a même prêté sa bécane pour l'installation centrale de l'exposition. Si "Les historiens du futur" sont représentés en motards, c'est pour évoquer la communauté et le besoin de bouger ensemble. On pense aux MCs, Clubs de motards, (dont les plus célèbres sont les Hells Angels, Outlaws, Bandidos), aux Caramel Curves (New Orleans) et les collectifs féministes, ou encore au Bōsōzoku au Japon. Je suis très fan de l'esthétique et des contre-cultures liées à la moto, associées à la musique et qui ont inspiré les arts, notamment le cinéma. Dans le road movie "Easy Rider" par exemple, Dennis Hopper capture l'esprit de la contre-culture des années 1960, un moment charnière où les idéaux de liberté, de rébellion et d'individualisme se heurtent à l'Amérique conservatrice. Le film exprime l'utopie, mais aussi ses limites.



© Marc Domage, site archéologique-musée Henri Prades

Il est avant tout question de persistance. Dans "Vénus" qui ouvre l'exposition sous le porche du musée, la moto est poussée à son paroxysme. L'œuvre est une moto Yamaha XJS Diversion 600 dont la carrosserie est intégralement réalisée en marbre de Carrare blanc. Elle s'inspire de la Vénus de Vienne conservée au musée du Louvre, copie romaine en marbre d'une statue grecque disparue. La Vénus, déesse de l'amour, est ici mobilisée pour l'éternité. Le sentiment est-il un voyage sans fin ? Ce véhicule, rappelons-le pour deux personnes, est avant tout l'image persistante d'une rencontre.

Quel rapport entretiens-tu avec les processus de copie et de moulage ? Existe-t-il une dimension heuristique dans ton travail ?

Je récupère au quotidien des copies et reproductions de statuaires antiques.



© Marc Domage, site archéologique-musée Henri Prades

L'iconographie de l'Antiquité grecque et romaine a été sans cesse reproduite et réemployée à des fins artistiques, décoratives et politiques à travers l'Histoire. C'est une matière première très abondante. En réalisant mes propres moulages à l'atelier, je tente de m'inscrire dans ce processus de transmission et de circulation, mais en m'appropriant ces formes pour les intégrer à de nouvelles compositions. Il y a bien une dimension heuristique, formelle et intellectuelle, car le moulage me permet de réfléchir à la nature de l'original et de la copie, et participe à une réflexion plus large sur l'analyse historique de cette iconographie. Si l'omniprésence de l'Antiquité dans le patrimoine culturel occidental est admirable, il me semble aussi essentiel de l'interroger et de le recontextualiser, pour mieux comprendre le présent, nos croyances et nos enjeux politiques. Cette iconographie a une forte symbolique, et il semble urgent aujourd'hui, à l'ère de l'hyperpuissance des images -véhiculées par les réseaux sociaux notamment- d'en comprendre l'instrumentalisation, parfois à des fins tragiques. L'actualité nous le prouve. Le salut nazi récemment effectué par Elon Musk lors de l'investiture de Donald Trump, bien que certains de ses soutiens aient tenté de le défendre comme un salut romain apolitique, n'a en réalité aucun fondement dans l'Antiquité. Les historiens sont unanimes : ce geste est une invention tardive, apparue à la fin du XIX^{e} siècle et popularisée par le théâtre et les premiers films péplums. C'est ensuite Gabriele D'Annunzio, poète et militaire, qui inspira Benito Mussolini à en faire un symbole du régime fasciste. Connaître le passé c'est être conscient des manipulations qui menacent la liberté, et les combattre.

Les références à l'Antiquité irriguent ton œuvre depuis plusieurs années, et c'est pourtant la première fois que tu es invité à exposer au sein d'un musée archéologique. Que retiendras-tu de cette expérience ?

Votre invitation est un moment charnière dans ma carrière, et les mots me manquent pour vous exprimer toute ma gratitude. Le projet des "historiens du futur" que nous avons construit ensemble depuis un an m'a apporté de profondes connaissances historiques et archéologiques, et j'espère réussir à transmettre cette passion commune à travers l'exposition. Elle est à appréhender comme un film de science-fiction qui nous plonge dans un futur aux ressources épuisées où, pour survivre, l'humanité doit se « nourrir » du passé dans les musées, gardiens de la mémoire collective. En définitive, "les historiens du futur" ne racontent qu'une chose : le rôle essentiel d'information et de transmission des musées, que le site archéologique Lattara incarne pleinement.



© Marc Domage, site archéologique-musée Henri Prades

Continuum de la mémoire

Inviter Léo Fourdrinier à exposer au Site archéologique Lattara - musée Henri Prades, c'est lui offrir le terrain de jeu rêvé pour déployer son travail. L'artiste met au cœur de sa pratique le dialogue entre passé, présent et futur afin d'éclairer notre perception des réalités contemporaines et à venir. Dans un aller-retour permanent entre réalité, science et fiction, il n'a de cesse, au fil de ses projets, de nourrir et stimuler nos imaginaires.

La poésie, la philosophie, le théâtre, la littérature sont des influences majeures de l'artiste. Le titre de l'exposition "Les historiens du futur" trouve d'ailleurs son origine dans un passage de "Ma pauvre chambre de l'imagination", recueil de textes de Tadeusz Kantor metteur en scène, scénographe, auteur et artiste parmi les plus grands théoriciens du théâtre du XXe siècle. Dans l'exposition, nous retrouvons également ce goût de la mise en scène acquis lors de sa formation au Conservatoire des Arts Dramatiques de Nîmes. Il forge aussi son répertoire formel et fragmentaire en écoles d'art et continue de se nourrir aujourd'hui à travers sa passion pour l'histoire de l'art, la science et l'archéologie.

Ses sculptures et installations se définissent à travers ses matériaux de prédilection : néons, objets manufacturés et fragments récupérés, collectés, chinés, productions de céramiques et de moulages en plâtre et véhicules qu'il assemble. Il opère par déconstructions, ajouts, déplacements, multiplications d'assemblages qui mènent à une évolution inattendue des formes.

L'exposition est une fiction où des êtres augmentés, hybridation de l'humain et de l'intelligence artificielle, deviennent la seule issue à la survie de l'humanité face à un développement effréné et un épuisement des ressources. La mémoire et les savoirs y sont devenus indispensables et se substituent à l'eau, disparue presque totalement de la surface de la terre. L'Histoire devient une ressource vitale pour le fonctionnement biologique de l'organisme humain, qui, doté de nouvelles capacités, recycle et transforme les informations en énergie vitale et mentale. Léo Fourdrinier nous plonge dans un scénario digne d'un film d'anticipation qui mettrait en situation le transhumanisme, mouvement selon lequel les progrès de la biologie et de l'intelligence artificielle permettront de transformer ou dépasser l'homme pour créer un post-humain, ou un transhumain, aux capacités supérieures à celles des êtres actuels.

Dès le parvis du musée, le visiteur découvre Vénus, sculpture en référence à la déesse de l'amour et de la beauté. Une moto détournée dont le carénage est sculpté dans du marbre de Carrare, cabrée vers l'avant, rejoue la figure du soleil, bien connue des motards. C'est ici un mode de transport symbole de la technologie, du déplacement des corps et de la vélocité. C'est aussi la personnification romantique de la balade amoureuse. Quinze historiens du

futur rythment le parcours, affférés dans leurs tâches de récupération de la mémoire des artefacts et objets, d'absorption des histoires et savoirs transmis et conservés par le musée. Empruntant les rampes d'accès vers les collections, un historien du futur accueille le visiteur, assis, haut perché, semblant faire le guet. Un second, au dernière étage, observe et coordonne les autres historiens. Chaque historien est camouflé dans des vêtements de motard, paré d'objets en céramique, de moulages et de casques rehaussés de néons à la brillance stellaire, reflet de l'énergie ingurgitée. Ces Cyborgs, mi-humain mi-robot, à l'esthétique cyberpunk, pourraient être tout droit sortis du film "Mad Max" ou encore du film d'animation "Ghost in the Shell".

Une œuvre néon The limits of the Earth at



© Marc Domage, site archéologique-musée Henri Prades

the end of Paradise (Les limites de la Terre à la fin du Paradis) capte notre attention. Cet énoncé règne au-dessus des historiens et des vitrines du musée, tel un présage. Mention au dieu Janus, placée en haut de l'échafaudage, elle connecte l'espace terrestre et l'espace cosmique et apporte aux œuvres une narration romanesque, en écho aux récits mythologiques du musée. Dieu romain des portes et des choix, il est représenté avec deux visages opposés : l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir. L'exposition invite à observer les collections du musée dans un jeu de déplacement du corps et du regard sur les objets présentés et à entrer dans une conversation indicible et inattendue avec les historiens du futur. Léo Fourdrinier nous livre ici un projet inédit et incarné, qui révèle toute l'attention qu'il a apporté à observer, fouiller, questionner et analyser l'histoire de *Lattara* et de ses objets. Nourri de ses riches échanges avec Diane Dusseaux, directrice et conservatrice, ainsi que l'équipe du musée, il nous révèle l'importance de la transmission des connaissances et de la mémoire. Traversé par une longue histoire de la sculpture, il en repousse les limites et vient perturber notre rapport au réel en nous plongeant dans sa fiction, pour faire de nous des historiens du présent.

Rahmouna Boutayeb
Curatrice au MO.CO. Montpellier Contemporain



© Marc Domage, site archéologique-musée Henri Prades